

Méthodologie et interdisciplinarité

Sonja KMEC et Benoît MAJERUS

La mémoire est sans aucun doute un des phénomènes les plus complexes dont s'occupent les sciences aujourd'hui. C'est également un sujet dont les significations changent considérablement d'un contexte scientifique à un autre. Un neurologue mobilise d'autres ressources qu'un psychologue pour appréhender la problématique, un littéraire abordera le sujet d'une manière différente qu'un anthropologue et il est fort probable que les références utilisées par un sociologue et par un philosophe ne vont pas trop se recouper. A ce cloisonnement disciplinaire s'ajoute des frontières linguistiques. Ainsi les travaux du couple Assmann, dont l'une est angliciste (Aleida) et l'autre égyptologue (Jan), sont en train de s'imposer dans toutes les branches des sciences humaines, comme un référent commun dans les pays de langue allemande, leur réception dans les espaces anglophones et francophones n'a encore guère commencé¹.

Ces barrières linguistiques sont un premier enjeu considérable qui est facile à illustrer par les différences sémantiques et les difficultés de traduction du mot *mémoire* dans les espaces anglophones, francophones et germanophones pour se limiter aux trois langues employées par les auteurs. En anglais « memory », dérivé du latin « memoria », désigne à la fois la capacité ou l'action de se souvenir ainsi que ce dont on se souvient². Cette signification triple vaut également pour le terme français « mémoire ». D'après le *Trésor de la langue française*, la capacité de se souvenir regroupe trois activités différentes : la « mémoire » désigne la « faculté comparable à un champ mental dans lequel les souvenirs, proches ou lointains, sont enregistrés, conservés et restitués »³. Pour traduire « mémoire » en allemand, au moins deux termes complémentaires mais pas synonymes se présentent, « Gedächtnis » et « Erin-

¹ HOLL, Mirjam-Kerstin, *Semantik und soziales Gedächtnis : die Systemtheorie Niklas Luhmanns und die Gedächtnistheorie von Aleida und Jan Assmann*, Würzburg, 2003.

² Merriam-Webster Online <http://www.m-w.com/cgi-bin/netdict?book=Dictionary&va=memory> (consulté le 17 janvier 2008).

³ <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/mémoire> (consulté le 10 janvier 2008).

nerung », le premier étant la capacité de sauvegarder des événements, le deuxième se référant à la capacité de rappeler le passé vécu⁴.

Avec l'œuvre de Pierre Nora, le champ des historiens dispose d'un référent qui dépasse largement les frontières du monde francophone. Les *Lieux de mémoire* mêmes ont été traduits, au moins partiellement, en anglais et en allemand⁵. Mais au-delà de ce premier transfert, l'approche norienne a aussi profité d'une transposition plus ou moins fidèle de son concept dans des espaces linguistiques autres que le français. La fécondité de l'idée a probablement dépassé les espérances de son inventeur : le flou méthodologique – Pierre Nora s'abstient en effet tout au long des *Lieux de mémoire* de proposer un cadre conceptuel très élaboré – explique son succès parmi les historiens. D'autres branches des sciences humaines restaient plutôt étonnées face à une œuvre et ses successeurs qui s'inscrivaient peu dans les avancées récentes des *memory studies*⁶.

« Dépasser le cadre national des 'lieux de mémoire' » : l'intitulé du colloque incite à réfléchir sur les ouvertures méthodologiques qu'un tel dépassement nécessite. La première partie est donc consacrée à quatre contributions qui essaient d'élargir le champ.

Jean-Louis Tornatore tient un triple plaidoyer : pour une extension des cadres de référence au-dessus et en-dessous de l'État-nation, pour une valorisation de la pluralité des mémoires autour d'un « lieu », pour une prise en compte de mémoires marginalisées. À cheval entre la sociologie et l'anthropologie, Tornatore essaie, en tant que chercheur et acteur engagé dans le débat patrimonial lorrain, de dégager une pratique qui réconcilie histoire et mémoire, la posture de Nora consistant plutôt à opposer les deux configurations.

Maarten Van Genderachter, en tant qu'historien, avance en partie des arguments similaires. Partant d'un constat d'échec des *Lieux de mémoire* à prendre en compte la construction mémorielle d'en bas notamment en se focalisant uniquement sur certaines sources, le chercheur gantois propose à travers un retournement de perspectives une approche

méthodologique nouvelle. Cette réflexion a d'ailleurs connu une suite passionnante lors d'un récent colloque organisé par l'Université de Gand, intitulé *National identification from below. Europe from the late 18th century to the end of First World War*⁷.

La pluralité des mémoires est également l'objet de recherche de Sara B. Young, doctorante en études littéraires à l'Université de Wisconsin Madison et associée au « Sonderforschungsbereich Erinnerungskulturen » de l'Université de Gießen, dont l'objectif est de baliser le terrain des études sur les mémoires culturelles et sociales⁸. La distinction établie par les Assmann entre la mémoire culturelle (prise en compte normative du passé) et la mémoire communicative, négociée au quotidien n'est en aucun cas une dichotomie stricte, mais vit de ses interactions. Cette interférence fait éclater le cadre conceptuel des « lieux de mémoire ». Young montre comment le discours officiel de la RDA sur les « Neubauten » (immeubles neufs préfabriqués), symbole du socialisme solidaire et progressiste, a été adapté après la chute du mur de manière très diverse par des écrivains et réalisateurs de film. La réinterprétation prédominante (les « Neubauten » comme symbole de la tristesse et de la monotonie de l'ex-RDA) se voit confrontée à l'« ostalgie », un processus dynamique et interactif de quête d'un pays irrémédiablement « perdu ». Young arrive à montrer indirectement – par le biais de la fiction – la « consommation » de la mémoire et l'appropriation extrêmement hétérogène d'un passé jugé « commun ».

Le discours sur la mémoire partagée est analysé par Christina Kleiser, chargée de cours à l'institut d'histoire contemporaine de l'Université de Vienne. Elle cherche à dégager une « éthique de la mémoire », champ rarement investi par les sciences sociales et humaines, probablement parce qu'il est souvent occupé et âprement défendu par des individus et associations cherchant à imposer le « devoir de mémoire ». Kleiser se positionne contre une instrumentalisation d'une mémoire soi-disant partagée pour des fins politiques. Elle souligne que les discours mémoriels sont orientés vers le futur et nécessitent un véritable « travail de mémoire ». Le récit autobiographique constituerait-il une source « d'en-bas » comme le réclament Tornatore et Van Genderachter ? Dans le cas des écrits de Jorge Semprún, analysés par Kleiser, la volonté de fournir – au nom de tous – une vision du passé et du futur enrayer la pluralité des mémoires au lieu d'y contribuer. La communication performative et la commémoration figent une certaine mémoire dite « partagée » et dissimulent en même temps toute une panoplie de mémoires alternatives.

⁴ Gedächtnis étant la « Fähigkeit des Gehirns, die die Speicherung von Lernstoff, Eindrücken, Erlebnissen und Erfahrungen und die Reproduktion derselben zu einem späteren Zeitpunkt möglich macht », Erinnerung étant la « Fähigkeit, Vergangenes durch das Gedächtnis in der Vorstellung wieder zu beleben », *Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache des 20. Jahrhunderts* < <http://www.dwds.de/> > (consulté le 21 janvier 2008).

⁵ NORA, Pierre (ed.), *Les lieux de mémoire*, Paris, 1984-1992. NORA, Pierre, KRITZMAN, Lawrence (ed.), *Realms of memory : rethinking the French past*, New York, 1996-1998. NORA, Pierre, *Erinnerungsorte Frankreichs*, München, 2005.

⁶ ERLI, Astrid, *Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen. Eine Einführung*, Stuttgart-Weimar, 2005.

⁷ <http://www.frombelow.ugent.be> (consulté le 10 janvier 2008).

⁸ <http://www.uni-giessen.de/erinnerungskulturen/home/index.html>.

Les contributions de Tornatore, Van Genderachter, Young et Kleiser et la confrontation de leurs manières de procéder nous permettent de dégager quatre pistes de recherche pour dépasser méthodologiquement le cadre national des lieux de mémoire, en outre de la plus évidente : se défaire du « nationalisme méthodologique » qui prend l'État-nation comme système de référence théorique et normatif. Cela ne signifie pas de le remplacer par un autre système régional ou européen, mais chercher à confronter et mettre en dialogue les différentes échelles spatiales.

Dépasser les frontières des disciplines oblige à revoir ses propres hypothèses de base. L'histoire est une science humaine particulièrement inscrite dans une configuration nationale, sa genèse étant intimement liée à la création de l'État-nation. Même si au début du projet des *Lieux de mémoire* se trouvait indéniablement la volonté d'écrire l'histoire nationale d'une autre manière, ce que Pierre Nora a appelé lui-même « l'histoire au deuxième degré »⁹, la question se pose si l'intégration dans les *Lieux de mémoire* d'une personne, d'un lieu, d'un événement n'élève celui-ci dans un (nouveau) panthéon national ? L'interdisciplinarité oblige l'historien à se départir de ce cadre d'analyse en s'immergeant dans d'autres catégories réflexives. Cette interdisciplinarité se construit en théorie – par une prise en compte des concepts, des avancées, des débats des autres disciplines... – mais aussi dans la pratique en construisant ensemble des objets d'étude. La réflexion autour de la « mémoire », sa construction sociale, son inscription dans des configurations de pouvoir, sa fonctionnalité dans la société semble un chaînon intéressant particulièrement adapté à relier différentes traditions disciplinaires.

L'avancement méthodologique passe également par une séparation (réflexive, pas nécessairement dans le récit) plus nette des différentes étapes et acteurs qui interviennent dans le processus de « mémorisation ». La plupart des contributions que ce soit dans les *Lieux de mémoire* mais également dans les *Erinnerungsorte* ou les *I luoghi della memoria*¹⁰, pour ne prendre que deux autres grands projets nationaux, constituent des articles qui n'identifient guère les initiateurs et porteurs des mobilisations mémorielles. Les vecteurs de mémoire utilisés, la contextualisation de ceux-ci notamment dans un environnement où plusieurs médias concourent devraient être abordés de manière plus systématique. Négliger les pratiques sociales concrètes dans la longue durée risque d'enfermer les historiens dans une analyse des représenta-

tions qui miroite davantage qu'elle ne perce les relations de pouvoir qui sous-tendent les « lieux de mémoire »¹¹.

En plus, souvent les recherches se focalisent sur un certain nombre de vecteurs comme les monuments, manuels scolaires et discours de décideurs politiques, en négligeant une panoplie d'autres transmetteurs – chansons, figurines, radio, télévision, etc. Une source dont l'archivisation se fait depuis une vingtaine d'années, mais reste problématique sont les films amateurs. Souvent difficile d'accès, ces films offrent un regard différent sur la vie privée et associative (syndicales, sportive, etc.), qui peut aller à l'encontre de la vision officielle des choses¹².

Van Genderachter parle de « miettes » éparpillées, difficile à ramasser et à reconstituer, qui offrent une vision « d'en-bas ». Ces sources sont peut-être plus riches depuis la fin du XX^e siècle. Les nouvelles technologies de communication (Internet, sms, etc.) constituent une véritable aubaine pour les chercheurs en sciences sociales et humaines, permettant de capter des voix dissonantes et minoritaires. Ces média dépassent largement le cadre régional et national et pourraient esquisser un retournement de l'évolution retracée par Benedict Anderson. Dans son ouvrage *Imagined Communities*, qui a fait école, Anderson examine la standardisation des langues écrites et une réduction des variantes locales et sociales à l'ère de l'imprimerie, marquée par la volonté de maximiser le tirage d'édition et le bénéfice commercial. Si l'Internet permet à un nombre croissant d'utilisateurs de l'exprimer, une analyse discursive de cette source multiforme doit prendre en compte ses stratégies rhétoriques propres et la dimension politique de toute construction linguistique¹³.

Finalement, la question de la réception – comment ?, par qui ?, à quel moment ? – n'est que très rarement abordée malgré la centralité de cette problématique. La micro-histoire et la nouvelle histoire sociale ont montré comment dans des sociétés de masse – et le plus souvent les lieux de mémoire se développent dans un tel contexte – les groupes socioprofessionnels auxquels sont adressés des messages standardisés les reformulent, les réinterprètent, les fonctionnalisent dans d'autres

⁹ NORA, Pierre, « Pour une histoire au second degré », in : *Le débat. Histoire, politique, sociétés*, n°122, novembre-décembre 2002, p. 30.

¹⁰ FRANÇOIS, Étienne, SCHULZE, Hagen (ed.), *Deutsche Erinnerungsorte*, München, 2001 et ISNENGHI, Mario (ed.), *I luoghi della memoria. Strutture ed eventi dell'Italia unita*, Roma, 1997.

¹¹ GARCIA, Patrick, « Les lieux de mémoire, une poétique de la mémoire ? », in : *EspacesTemps* 74-75 (2000), p. 139-141.

¹² Voir THILL, Viviane, KMEC, Sonja (ed.), *Private Eyes and the Public Gaze : The Manipulation and Valorisation of Amateur Images*, Trèves, 2009 ; ISHIZUKA, Karen L., ZIMMERMANN, Patricia (ed.), *Mining the Home Movie : Excavations in Histories and Memories*, Berkeley, 2007.

¹³ HIPFL, Brigitte, « Mediale Identitätsräume. Skizzen zu einem 'spatial turn' in der Medien- und Kommunikationswissenschaft », in : HIPFL, Brigitte, KLAUS, Elisabeth, SCHEER, Uta (ed.), *Identitätsräume. Nation, Körper und Geschlecht in den Medien. Eine Topografie*, Bielefeld, 2004, p. 16-52.

contextes que ceux initialement prévus. Les quatre contributions de cette partie nous rappellent que pouvoir (d'interprétation) et résistance sont deux faces de la même médaille, qu'un seul « lieu de mémoire » comme par exemple les *Neubauten* de la RDA permet différentes lectures qui se contredisent mutuellement. La différenciation entre producteurs, contenu et récepteurs implique une vision beaucoup plus dynamique du processus de la mémoire collective, un processus qui ne se réduit pas à un aller simple d'un producteur actif vers un récepteur passif, du haut vers le bas, mais qui considère tous les éléments impliqués dans ces processus mémoriels comme des « actants », cette dernière qualité étant également – dans le sens que Bruno Latour attache aux non-humains – reconnue aux vecteurs¹⁴. C'est dans cette optique que le « spatial turn » permettrait aux études de mémoire d'aller au-delà de l'emploi purement métaphorique du terme « lieu de mémoire » et de montrer comment des espaces très hétéroclites servent de cadre de référence aux différents réseaux (ou dispositifs) d'acteurs. L'expression foucaldienne d'« hétérotopies » a d'ailleurs été reprise en géographie humaine et conduit à un recentrage sur l'action et une « dénaturalisation » de l'espace¹⁵. L'espace – cadre national, région ou autre – n'est plus considéré comme simple enveloppe physique, qui existerait de manière indépendante, mais comme construction sociale éminemment politique¹⁶.

Une réflexion plus poussée sur les acteurs-récepteurs et un travail sur des sources « d'en-bas » permettront-ils de dépasser le cadre national ou se limiteront-ils à l'analyser comme un « cadre de référence » parmi d'autres ? La relativisation serait-elle un premier pas vers une relecture ? D'abord, il est important de voir à l'intérieur de chaque « lieu de mémoire » les différents acteurs qui sont à l'œuvre, les négociations et réinterprétations allant à l'encontre de leur signification officielle¹⁷. Ensuite, les méthodes susmentionnées permettront de dégager des « lieux de mémoire » non-nationaux : régionaux, transnationaux, de genre, de couche sociale, de groupement socioprofessionnel, de confession, etc., bref de toutes sortes d'agencements identitaires. Le lien entre « mémoire » et « identité » collectives est souvent postulé, mais rarement

14 PESTRE. Dominique, *Introduction aux science studies*, Paris, 2006, p. 55-59.
15 LEVY Jacques, *La science est-elle une culture ?*, Paris, 2006, p. 10-11.

15 LEVY, Jacques, LUSSAULT, Michel (ed.), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, 2003,
p. 377-380 ; LUSSAULT, Michel, *L'homme spatial*, Paris, 2007.

WERLEN, Benno, « Regions and Everyday Regionalizations. From a Space-centred Towards an Action-centred Human Geography », in : HOUTUM, Henk van, KRAMSCH, Olivier, ZIERHOFER, Wolfgang (ed.), *B/ordering Space*, Aldershot, 2005, p. 47-60.

17 CRIVELLO, Maryline, GARCIA, Patrick et OFFENSTADT, Nicolas (ed.), *Concurrence des passés, usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, 2006.

décortiqué. Les contributions de Tornatore, Van Ginderachter, Kleiser et Young montrent que tous les discours mémoriels cherchent à promouvoir une identification avec un groupe social particulier à un moment donné, même si ces tentatives peuvent être refusées par le public cible. Ce refus d'intégration dans un « nous » peut donner lieu à des stratégies d'identifications alternatives, fondées non sur l'enseignement mais sur la transmission intergénérationnelle.